

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOPANO

SOMMAIRE

ACTUALITÉS—La statue du Père Marquette.
Le Ramadan. L'anniversaire de la mort
du président Lincoln. La guerre d'Abyssinie.
Les cortèges de la mi-carême à Paris.

BEAUX ARTS—Etude de lions d'après nature.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE—Les ambulances à Berlin. Le dernier cuirassé anglais.
Un jardin suspendu.

DEVINETTES

GRAVURES HUMOURISTIQUES

HISTOIRE POPULAIRE DE NAPOLEON 1er

MODES

MONUMENTS RELIGIEUX — L'église de Loretto à Oajaca, Mexique.

PORTRAITS D'ACTUALITÉ

Vol. II — No. 5

Samedi, le 18 Avril 1896

UNIVERSEL

Journal d'Illustrations

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES, VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

24 PAGES DE GRAVURES

5 cts.

LE NUMERO

DÉPOT GÉNÉRAL

1560 RUE NOTRE DAME



En face du Palais de Justice.

MONTRÉAL

LE PREMIER VOLUME

▲ ▲ ▲ DU ▲ ▲ ▲

Cyclorama Universel

 Composé des 26 premiers numéros
de cette intéressante publication est 
actuellement en vente.

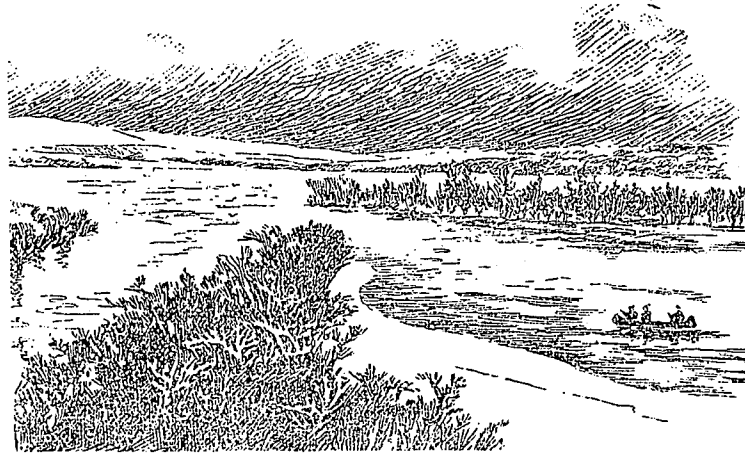
En livraisons non reliées. **\$1.25**

RELIÉES, dos et coins cuir, plat toile **\$2.00**

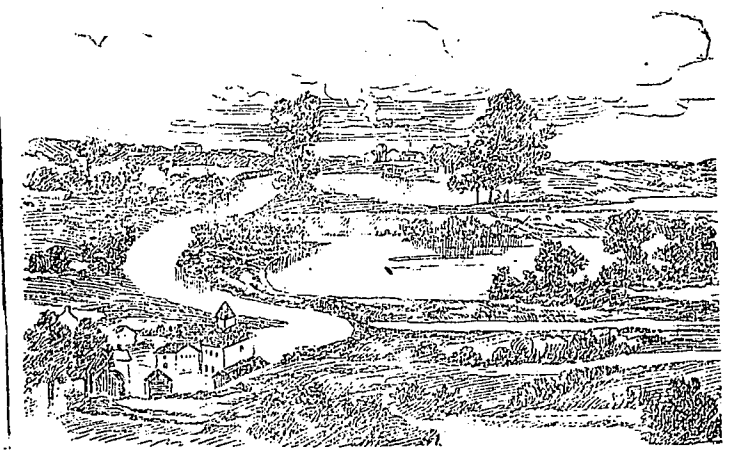


LE PÈRE MARQUETTE.

Statue en marbre offerte par l'Etat du Wisconsin au gouvernement fédéral des Etats-Unis.



LE PÈRE MARQUETTE ABORDANT À SUMMIT.

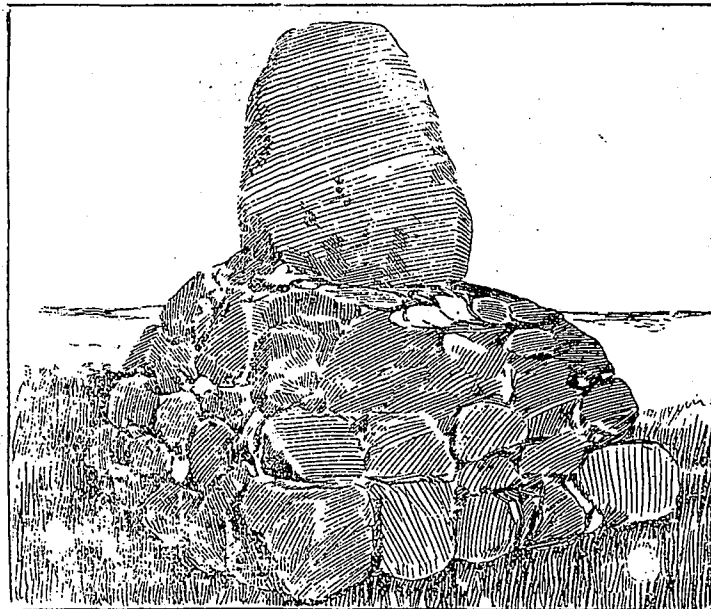


VUE DE SUMMIT EN 1896.

LA DÉCOUVERTE DU MISSISSIPPI

En 1887, la législature du Wisconsin votait les fonds pour l'érection d'une statue au Père Marquette, le compagnon de Joliette. Cette statue devait être placée au Capitol à Washington, et dévoilée le 1er Mars 1896. La cérémonie a été ajournée; l'association fanatique de la P. P. A. s'étant opposé à la présence, au Capitol, d'une statue élevée en l'honneur d'un prêtre catholique.

Les citoyens de Chicago avaient, l'année dernière, montré plus d'esprit de justice, en élevant un monument commémoratif à Summit, point le plus élevé du portage que le Père Marquette et Joliette franchirent en 1674, et d'où ils découvrirent la séparation des bassins des Grands Lacs et du Mississippi.



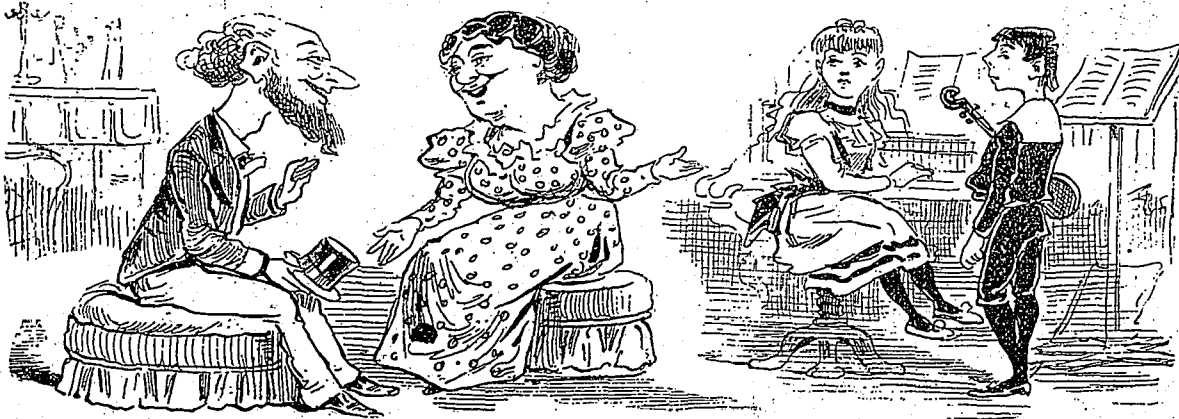
MONUMENT ÉLEVÉ À SUMMIT EN L'HONNEUR
DU PÈRE MARQUETTE.

LE RAMADAN

LA PRIÈRE DE SEBA-OU-ACHERIN A BOUGIE—ALGÉRIE..



Tableaux vivants et vécus—*Message*— Il y a un homme à la porte qui dit que si le Comte de Montmorency ne paie pas son compte d'épicerie il lui enverra une action. (*Le tableau est dérangé par l'évanouissement du Comte.*)



—N'est-ce pas, cher Monsieur, impossible de mieux jouer que mes jeunes virtuoses ?

—En effet, Madame... ils jouent d'une façon impossible.

Maroc, faire leurs dévotions à la *Petite-Mecque*. La facilité des voyages par mer et leur bon marché relatif ont, de nos jours, détourné de Bougie la plupart des croyants. Cependant, le nombre est encore grand de ceux qui viennent, tous les ans, faire la prière de *Seba-ou-Acherin* ; bien nombreux aussi, les curieux attirés par un spectacle qui, en somme, ne manque ni d'originalité, ni de grandeur.

Que ces mots baroques n'effrayent point le lecteur ; ils signifient en arabe : vingt-sept

C'est en effet le vingt-septième jour du Ramadan, qu'un grand nombre d'indigènes quittent leur village pour se rendre en pèlerinage à Bougie.

Le Ramadan ou carême des Mahométans dure 30 jours, et pendant ces 30 jours les Mahométans jeûnent, tous les jours du lever au coucher du soleil.

Pour les fidèles musulmans la ville de Bougie est une cité sacro-sainte, car ils sont nombreux, les vénérables marabouts ensevelis, depuis des siècles, sous les ombrages du *Djebel Kheffa*, plus connu sous le nom de Bois-Sacré.

Leurs tombeaux vénérés sont encore là pour rappeler aux générations présentes et futures les innombrables vertus qui ornaient autrefois ces pieux personnages.

Aussi, dès le matin de ce bienheureux jour, les routes sont couvertes d'indigènes ; jeunes hommes, vieillards, femmes et enfants, à mulet, à pied ou à bourricot, se dirigeant tous vers le lieu du pèlerinage.

Vers midi, la foule des croyants se masse sur une esplanade voisine du Bois-Sacré, elle se range en files interminables. Chacun s'assied, dépose ses chaussures, et bientôt le terrain est recouvert de longues rangées, symétriquement alternées, d'hommes et de babouches.

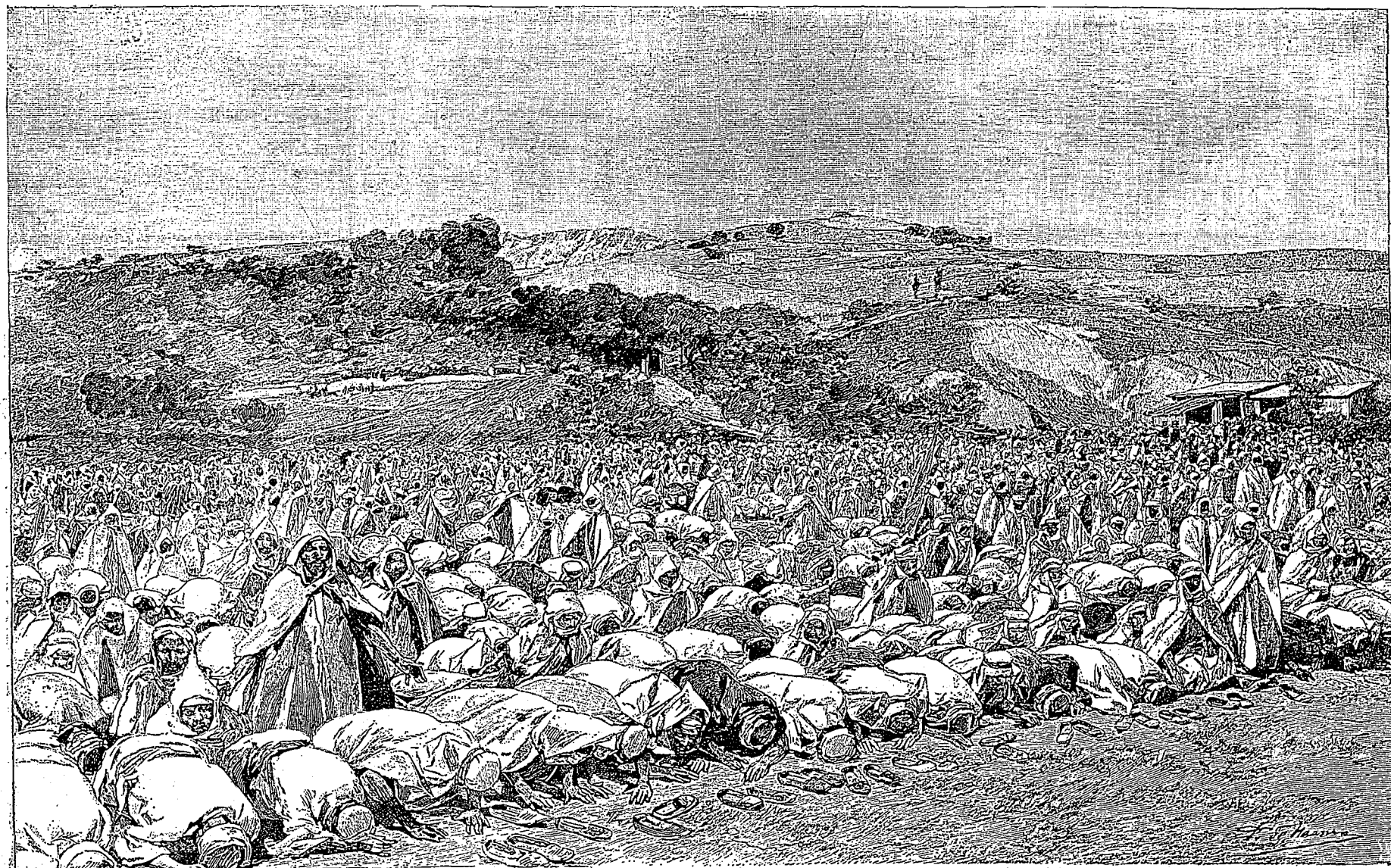
A une heure, la voie grave et trainante du *mufti* se fait entendre ; elle invite les fidèles à la prière : *Allah illah Allah, Mohamed rasoul Allah !* Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète !

Comme un seul homme, tous les assistants se lèvent, les mains se tendent vers le ciel ; ils se prosternent la face contre terre, se relèvent pour se prosterner encore, avec une précision et un ensemble parfaits

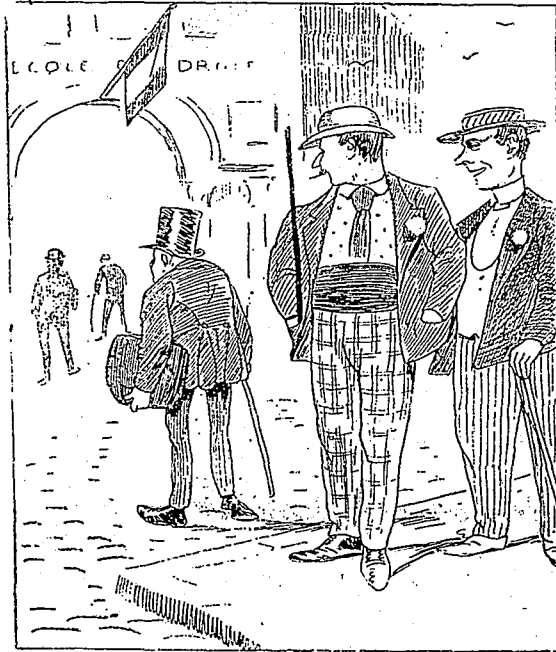
Le frôlement des gros burnous, le chuchotement des oraisons marmottées par des centaines de bouches, ce bruit vague et indéfini qui s'élève des grandes foules : tout cela produit une sourde rumeur, comparable à celle du vent s'engouffrant sous les hautes ramures. L'effet est saisissant

Un quart d'heure, et la cérémonie est achevée. Les rangs se rompent, et chacun, après avoir ainsi vaqué à ses devoirs spirituels, reprend le chemin de la montagne, la conscience purifiée de toutes les fautes, de tous les crimes même qu'il a pu commettre.

Quelques pèlerinages de ce genre sont, au dire de certains musulmans, l'équivalent d'un voyage à la Mecque ; aussi les fervents sont nombreux. Ils le sont cependant beaucoup moins qu'autrefois, car des pèlerins accouraient, de la Tunisie ou du



ALGÉRIE—Le Ramadan—La prière de Seba-ou-Acherin.



—Tiens!.. un bossu qui fait son droit.

A. —Imaginez-vous que A. est tellement gras qu'il n'a pas vu ses pieds depuis dix ans.

B. —Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela? Je connais un étudiant qui est tellement grand qu'il est obligé de monter sur une échelle pour enlever son chapeau.

B. —Oh! tout ceci n'est rien. Moi, j'ai un cousin qui a les jambes si longues que, lorsqu'il attrape froid aux pieds le 1er Janvier, il ne commence à éternuer que le 24 ou le 25 du même mois.

Quelqu'un demande à un vieil avaro s'il a donné de l'argent à son filleul pour ses étrennes.

—Non pas, mais c'est tout comme: je lui ai donné... de fort bons conseils dont il pourra, s'il le veut, tirer profit.

X... interpelle un pauvre hère de ses amis qu'il voit marcher devant lui:

—Tu m'as donc reconnu par le dos? fait l'autre.
—Oui, je t'ai aperçu par le trou... de ton paletot.

COURS D'HISTOIRE



—Élève Toussemel, pourquoi me dites-vous que tous les rois de France portaient de la barbe?

—Dame, M'sieu, vous m'avez dit qu'ils avaient des favoris!..

LES COQUILLES CÉLÈBRES.

D'un journal rendant compte d'une séance agitée de l'Assemblée de Versailles: MESSIEURS: MESSIEURS:

—M. THIERS: Messieurs, un peu de silence, je vous prie, je suis à bout de FARCES.

—Ce malfaiteur a été FUSILLÉ (*fouillé*) et conduit ensuite à la prison de l'Hôtel de Ville.

—Le conseil des SINISTRES s'est réuni hier.

—Sa Majesté la RUINE d'Angleterre.

—L'ANIMAL Nelson.

—Le prévenu en a été quitte à bon marché. Le tribunal ne l'a condamné qu'à huit jours d'EMPOISONNEMENT.

—M. A... vient d'être DÉVORÉ par le Bey de Tunis: nous lui en adressons toutes nos félicitations.

INSPECTIONS SCOLAIRES

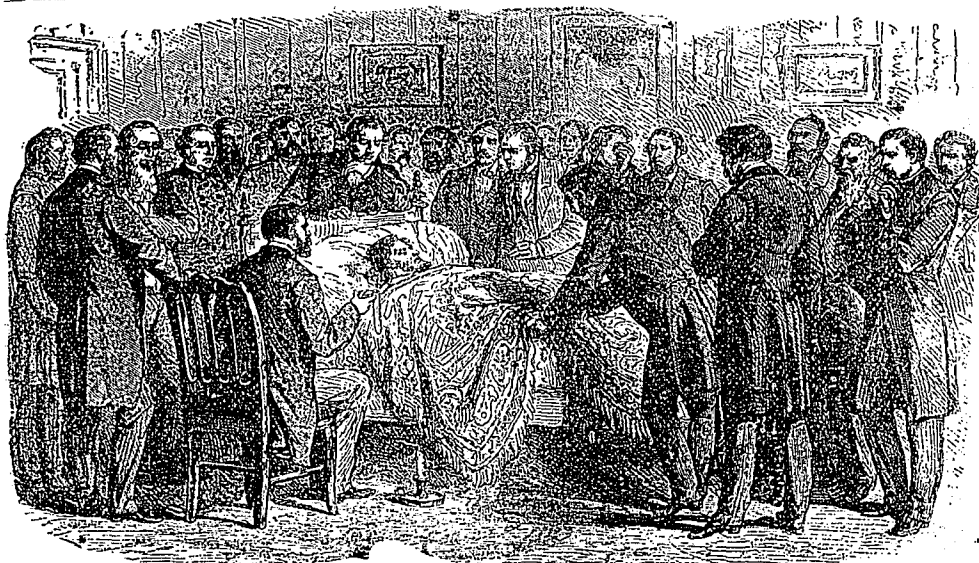


—Quelles sont les étoiles les plus importantes, mon enfant?

—Jupiter, Saturne, Vénus..

—Et?..

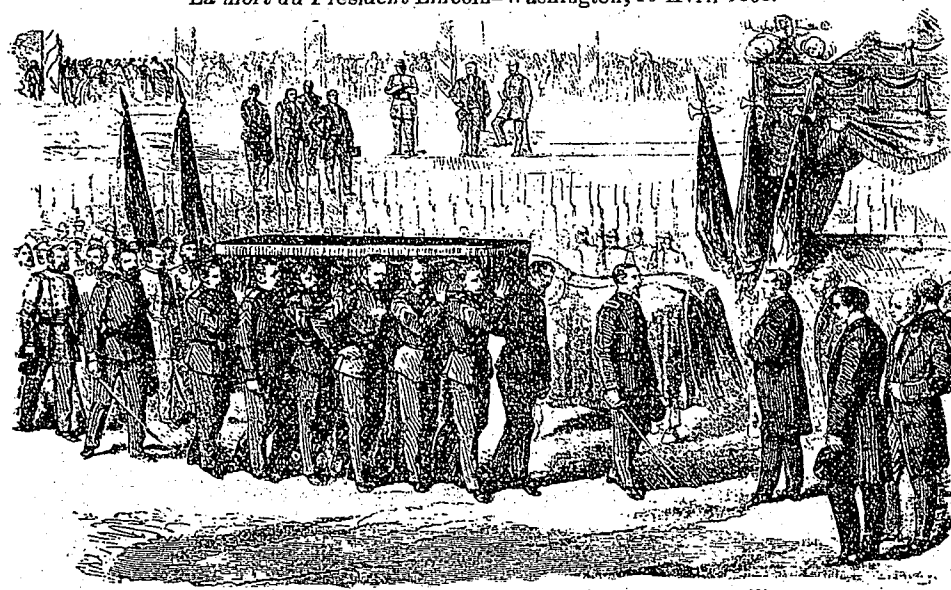
—Et.. et.. l'Albani..



La mort du Président Lincoln—Washington, 15 Avril 1865.



ANGLETERRE—Effet produit à Londres par la nouvelle de l'assassinat du Président Lincoln—
La vente des journaux dans la soirée du 15 Avril 1865.

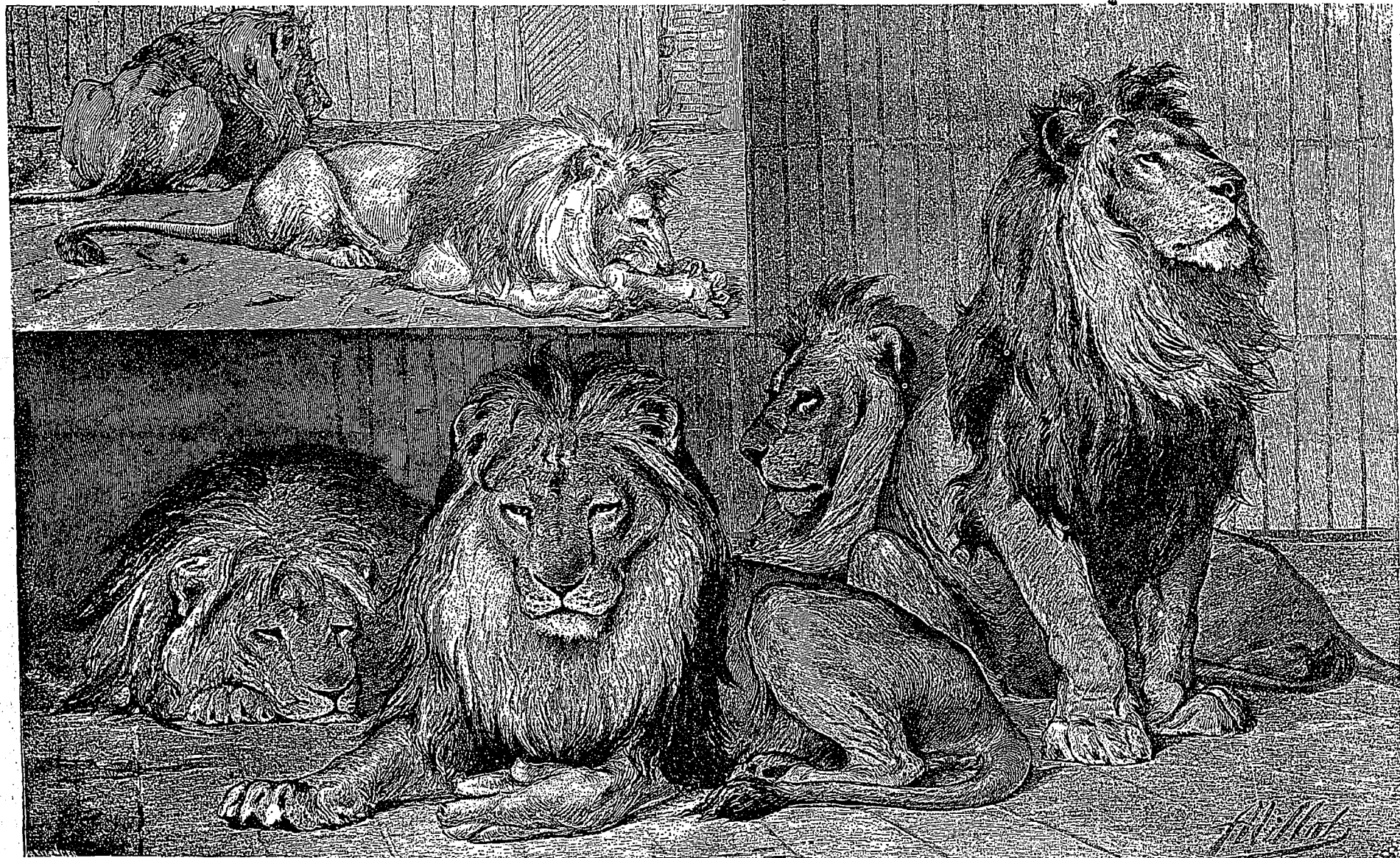


Les funérailles du Président Lincoln—Washington, 19 Avril 1865.

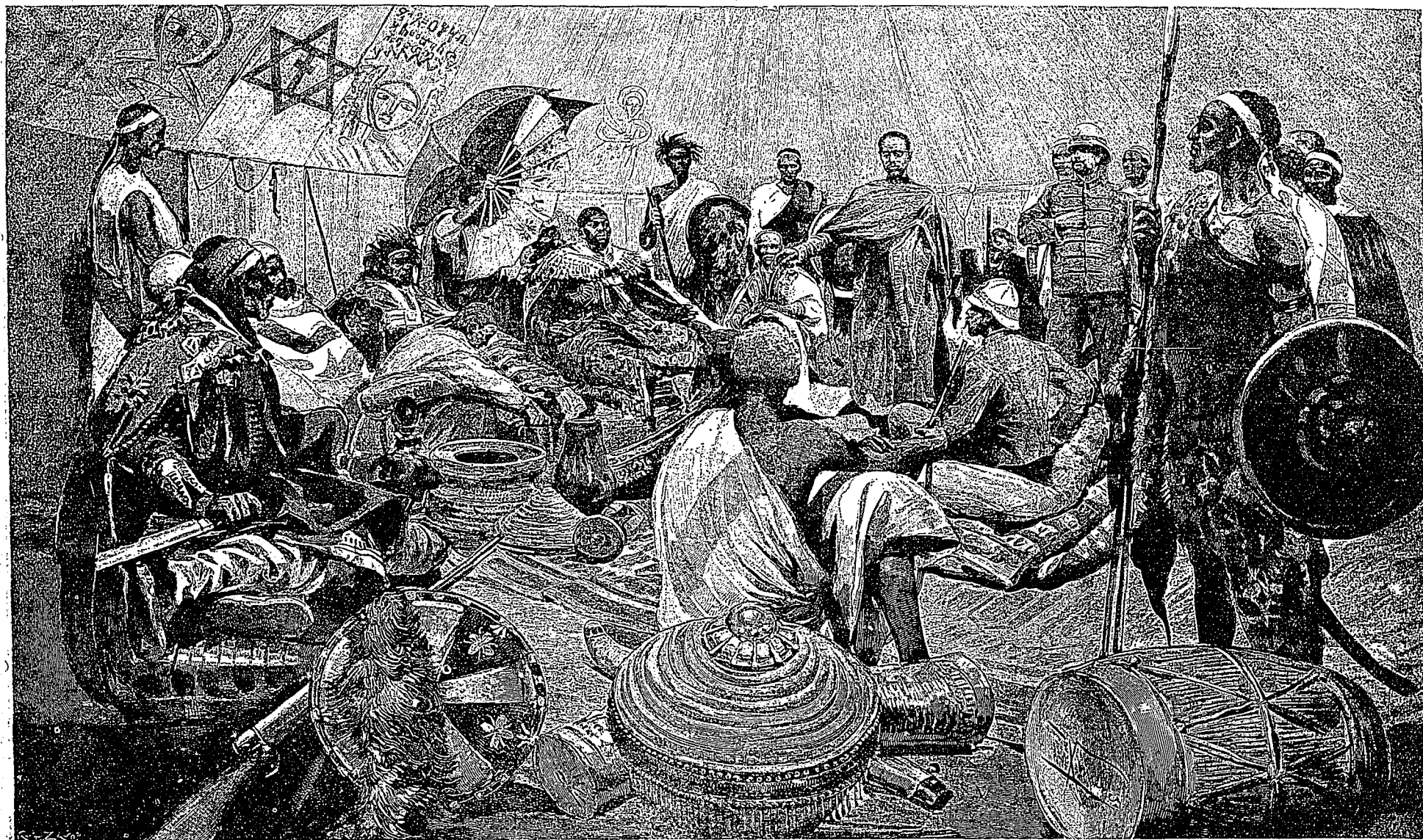
LA MORT DU PRÉSIDENT LINCOLN.

(d'après les journaux de l'époque.)

Abraham Lincoln, président des Etats Unis élu en 1861, réélu en 1865, est né le 12 Février 1809. Le 14 Avril 1865, le président Lincoln assistait dans une avant-scène du Ford Théâtre, à Washington, à une représentation de *Our American Cousin*, lorsque J. Wilkes Booth pénétra dans sa loge et lui tira un coup de pistolet qui l'atteignit à la tête. Le président Lincoln mourut le lendemain matin à sept heures, sans avoir repris connaissance. La mort de ce grand citoyen souleva l'indignation du monde entier et causa un deuil universel.



BEAUX ARTS — Etude de Lions, d'après nature, par A. Millot.



LES ITALIENS EN ABYSSINIE—Le major Salsa demandant à Ménélik à traiter la paix.

AU PAYS DES INVENTIONS.

Une nouvelle application des ventilateurs électriques.



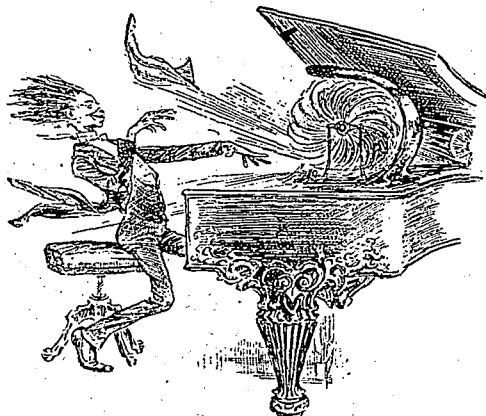
I.

—Mes cheveux sont si longs, que je ne puis voir ma musique!



II.

—Ah! une idée; ça enfonce la nouvelle photographie.



Quel génie! Quelle élégance!

—Quel âge que vous avez, madame?
—Mais, mon petit ami, l'âge que je parais.
—Oh! tant que ça.

Marie, l'aînée, est malade... et c'est sa sœur Jeanne, âgée de dix ans, qui la soigne...

— Jeanne est bien gentille, dit la malade à son père... Elle m'a payé un gâteau de sa petite bourse.

Et le père, pour récompenser Jeanne, lui fit cadeau d'une pièce blanche.

Ce que voyant, Clémence, la toute petite, s'approche du lit et dit tout bas à Marie :

—Moi aussi, je t'achèterai un gâteau.

UN MAUVAIS RÊVE.



—Shagob, chai refé que chadedais eine réelle baledod de zeal jez Rosebaum bour soizande quinze tollars.

—Du anrais mieux vait de refer que du Pagedais jez Isaacweins; if fend à singnande bour cent au tessous tu brix goudand.

X..., gérant d'une Société en commandite, a filé avec le magot.

Un ami, resté fidèle à son... infortune, essaye de le défendre encore.

—Il a eu tort... Cependant c'était un homme bien intelligent... Cependant c'était un excellent homme... Cependant c'était un bon père de famille... Cependant...

—Oui, fit l'interlocuteur, c'était un bon garçon... à tout prendre.

PAS CEUX LÀ !



—Maintenant, mes enfants, attention! quand je dirai oh? chacun de vous enlèvera vivement un pied.



—Oh!.....

—Je suis épouvantée, mon ami, d'engraisser ainsi. Je viens de constater que je pèse 240 livres.

—240 livres!... Et où t'es-tu pesée?

—Sur la bascule du boucher.

—Oh! alors, rassure-toi... Tu pèses beaucoup moins.

HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLEON I^{er}

Racontée par un Vieux Soldat.*

LA CAMPAGNE D'ITALIE.—(Suite)



HUSSARDS.

Le doge répondit le même jour au général en chef par une lettre dans laquelle il rejetait les désordres et les assassinats commis dans la terre ferme sur la nécessité où les sujets fidèles à la république avaient été de combattre les insurgés. Le cercle était vicieux, car par ce nom d'insurgés on désignait les partisans de la France. Ces excuses, qui ne pouvaient tromper personne, formaient une contradiction bien remarquable avec la déclaration contenue dans la même lettre : "Le sénat, invariable dans la résolution de maintenir la paix et l'amitié qui nous lie avec la République française, s'empresse de vous en renouveler l'assurance dans les circonstances présentes." Qui le croirait ? au moment même où il se montrait dans une attitude suppliante, le sénat mettait le comble à toutes ses perfidies, et plaçait Bonaparte dans la

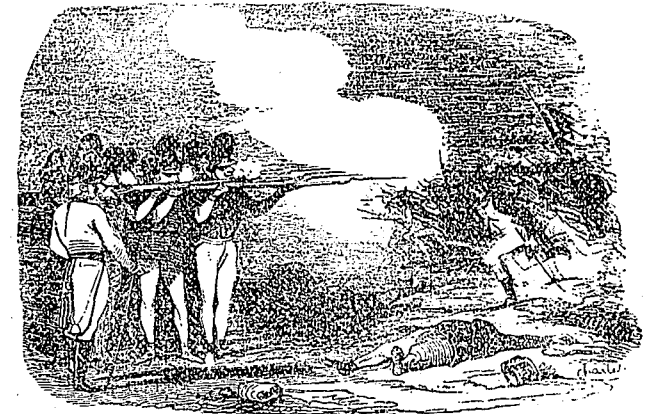
nécessité de prononcer contre lui un arrêt définitif, malgré ses dispositions aussi modérées que sages. Le cours des choses l'avait également contraint d'évoquer à lui seul l'arbitrage de la guerre ou de la paix avec le cabinet autrichien. En effet, le comte de Meerweldt, accompagné du marquis de Gallo, ambassadeur de Naples à Vienne, était arrivé au quartier général de Léoben, muni de



pleins pouvoirs pour négocier et arrêter des préliminaires. Dans le désir de mettre un terme aux hostilités, Bonaparte consenti à prolonger la suspension d'armes : le château de Neuwald, à une lieue de Léoben fut neutralisé, et Bonaparte signa les préliminaires, quoique le général Clarke eût

reçu du Directoire la mission de traiter. Mais Clarke était alors à Furin, et Bonaparte ne jugea pas devoir l'attendre. Cependant le sénat de Venise, malgré la protestation renfermée dans la lettre du doge, de son invariable résolution de maintenir la paix, n'avait pas rapporté la proclamation publiée dans toutes les provinces de la terre ferme, par laquelle il les appelait aux armes pour la défense commune. Toute la population des campagnes, secondant les régiments esclavons et albanais, arrêtait sur les routes et désarmait nos détachements. Le jour du départ de Junst, cinq cents Français arrivés à Vérone avaient dû employer la force pour entrer dans les forts ; la ville était occupée au dedans et au dehors par une troupe d'environ vingt mille soldats, bourgeois et paysans insurgés. Depuis plusieurs jours, on prêchait l'extermination des Français. Pendant les cérémonies de la semaine sainte, Pe-

saro fit organiser et armer quarante mille paysans et dix mille Esclavons, pour détruire en même temps les Français et leurs partisans ; et dans Vérone, à la seconde fête de Pâques, la cloche qui appelait les fidèles au service divin, devint un signal de mort pour nos malheureux soldats, qui tombèrent impitoyablement massacrés chez leurs hôtes, dans les rues, dans les hôpitaux même. On ne respecta ni les blessés, ni les mourants. Les postes placés aux portes de la ville furent surpris. Trop faible pour tenter des sorties, et menacée d'un assaut général, la garnison ne put opposer à



ces furieux que les batteries des forts où elle s'était renfermée. Plus de quatre cents Français perdirent la vie. Ces assassinats prémédités, exécutés froidement, reçurent le nom de *Pâques vénitiennes*, (voir page 87). La Chiusa, Castiglione, Chiari, Velaggio, et presque toutes les villes qui n'avaient pas proclamé leur indépendance, furent le théâtre de semblables atrocités.

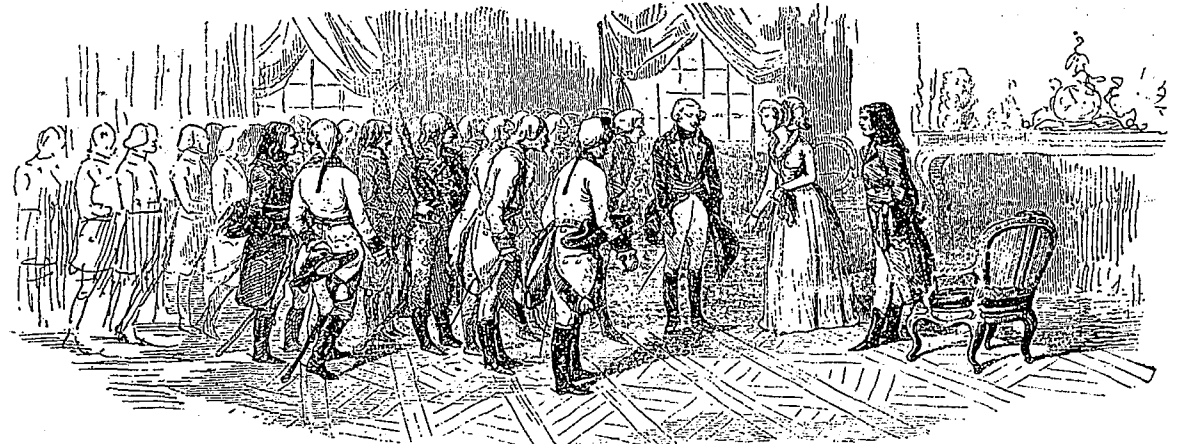
L'insurrection avait été combinée avec la marche du corps de Laudon, qui descendait du Tyrol, où il avait repris quelques positions sur les Français, mais que la signature des préliminaires de Léoben arrêta subitement. Ce fut presque sous les yeux de ce général que la division Victor, accourant de Rome, mit dans une déroute complète huit mille

* Voir le Cyclorama Universel depuis le No. 12 (7 Déc. 1895.)



Vénitiens qui gardaient les approches de Vérone afin de protéger les sanglantes exécutions qui se consumaient dans l'intérieur. Tout concourait à la perte de Venise, et l'aveuglement de ses chefs politiques, et la perfidie de ses chefs militaires. Pendant que le Sénat attendait avec une cruelle impatience la nouvelle de la prise des forts de Vérone, un bâtiment français, venu sous le canon du Lido pour chercher un refuge contre des bâtiments autrichiens, fut foudroyé par les batteries vénitienes, et le capitaine Laugier tué sur son bord. Le Sénat, par un décret, remercia le commandant du fort, et accorda une gratification aux marins qui avaient pillé le navire français et égorgé l'équipage. De telles trahisons ne pouvaient être expiées que par la destruction de l'aristocratie qui les avait prescrites. Le châtement ne se fit pas attendre.

Dès qu'il apprit ce qui se passait à Léoben, le sénat de Venise envoya une députation au Directoire et au général Bonaparte, afin de détourner la vengeance de la République : il offrait tout ce que peut offrir pour son salut un gouvernement réduit à désespérer de lui-même. Bonaparte ne voulut rien entendre : le sang de ses compagnons d'armes criait trop haut contre les lâches qui l'avaient répandu : l'heure fatale avait sonné pour eux. Libre du côté de l'Autriche, il annula de sa seule autorité la négociation que l'or des Vénitiens soutenait à Paris, en arrêtant leur correspondance. A Palma-Nova, ville vénitienne, il fit publier un manifeste dans lequel, après avoir tracé d'une ma-



Une réception au quartier général de Montebello.

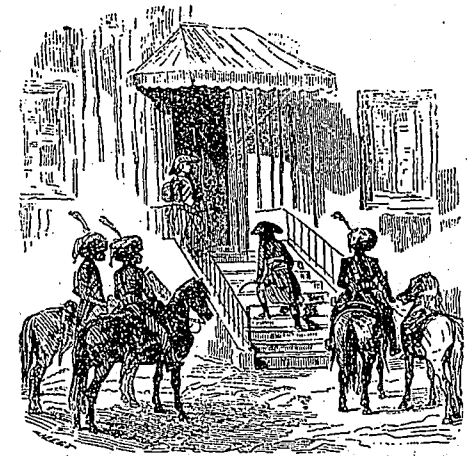
nière énergique le tableau des sanglantes perfidies de cette république, il lui déclarait la guerre.

A la lecture de ce document, le sénat, abandonné par la cour de Vienne qu'il avait vainement suppliée de le faire comprendre dans la suspension d'armes, puis dans le traité de paix, prononça lui-même sa dissolution, et abandonna le pouvoir suprême : le terrible conseil des *Dix* fit place à une simple municipalité. Bientôt après, on brûla publiquement le livre d'or, ainsi que le bonnet ducal du doge, et tous les insignes de l'oligarchie renversée. La marine de Venise, qui se composait de douze vaisseaux de soixante-quatre canons et d'autant de frégates, fut envoyée à Toulon ; les îles Ioniennes passèrent sous la domination de la France ; le général Gentili, de retour de la Corse, alla, sur l'escadre vénitienne, chargée de bataillons français, planter le drapeau tricolore à Corfou ; et la conquête de l'Adriatique fut une conséquence des triomphes de l'armée d'Italie.

CHAPITRE XII

1797

Bonaparte au quartier général de Montebello.—Révolution de Gènes.



Gènes et de Venise, du duc de Parme, des cantons suisses et de plusieurs princes d'Allemagne, ne

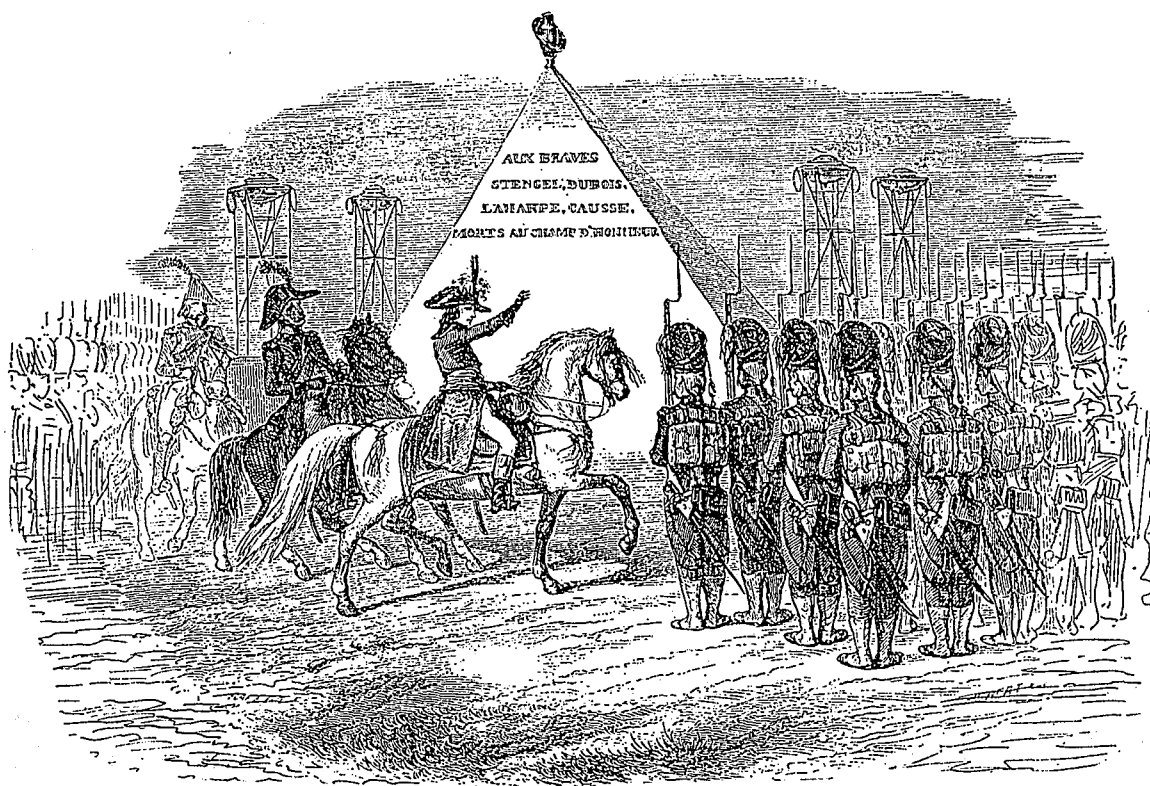
Dès qu'il eût réglé provisoirement le sort de Venise, dont l'existence ne pouvait être décidée en ce moment, Bonaparte se rendit de Milan à Montebello, où les ministres d'Autriche, du pape, des rois de Naples et de Sardaigne, des républiques de

tardèrent pas à arriver. Le château de Montebello devint une véritable résidence royale : on eût dit une cour plutôt qu'un quartier général. La qualité de général en chef avait donné à Bonaparte l'habitude du commandement absolu ; les loisirs de Milan, de Montebello, de Passeriano, lui firent prendre les manières d'un prince souverain. Sa gracieuse compagne, qui était venue le joindre, y retrouvait aussi les souvenirs de sa jeunesse. Entourée de tant de personnages appartenant à des cours étrangères, elle servait les intérêts nouveaux que l'arbitre de l'Italie était chargé de défendre, et, sans le savoir, ceux que peut-être il prévoyait vaguement pour l'avenir. Depuis sa première entrée à Milan, le général avait perdu, à l'égard de ses compagnons d'armes, cette fraternité des camps qu'il recherchait en arrivant à Nice, et parut faire le premier apprentissage du pouvoir suprême. Vainqueur de l'Autriche, en 1797, un corps diplomatique était accrédité de fait auprès de sa personne, et il ne portait plus d'autre titre que celui de *libérateur*. Malgré le caractère tout républicain de sa position officielle, il affectait une sorte de majesté dans la représentation, en échange des respects dont les mandataires de tant de puissances différentes lui apportaient chaque jour l'hommage. Du reste, cette vie de palais n'en imprima que plus de grandeur aux actes de haute politique qui devaient changer instantanément la face de l'Italie.

Le voisinage, la similitude de langage et de religion, attachaient toujours la Valteline au Milanais, quoiqu'elle en fût séparée depuis près de deux siècles ; impatiente de porter plus longtemps le joug des Liges Grises, cette province proclama son indépendance, à l'exemple des villes de la terre fermée de Venise et des nouvelles républiques italiennes.

Cette dernière république, formée de la Cispadane et de la Transpadane, c'est-à-dire de la Lombardie autrichienne, du Bergamasque, du Mantouan, fut proclamée le 9 juillet ; le 24, on y adjoint la Romagne, cédée par le traité de Tolentino. Elle reçut la constitution française ; et trente mille

gardes nationaux, députés par les départements qui la composaient, se jurèrent fraternité au nom de la liberté. Dans le but de la rattacher plus intimement au système français, Bonaparte fixa au 14 juillet la solennité de la fédération qui devait sanctionner l'établissement de la république naissante. Il voulait aussi profiter de cette imposante solennité pour éclairer ses soldats sur les agitations politiques dont Paris était le théâtre. Les troupes françaises et cisalpines se rangèrent en carré autour d'une pyramide décorée de trophées et sur laquelle étaient inscrits les noms de nos braves restés sur le champ de bataille. En passant devant les carabiniers de la 11^e demi-brigade légère, Bona-



parte leur dit : *“ Braves carabiniers, vous valez trois mille hommes. ”* Arrivé à la 13^e, qui formait la garnison du château lors des massacres de Vérone : *“ Vous voyez, leur dit-il, les noms de vos camarades assassinés sous vos yeux dans Vérone ; mais leurs mânes doivent être satisfaites : les tyrans ont péri avec la tyrannie. ”* Il parla en ces termes aux soldats français :

“ SOLDATS !

“ C'est aujourd'hui l'anniversaire du 14 juillet ; “ vous voyez devant vous les noms de nos compagnons d'armes morts au champ d'honneur pour “ la liberté de la patrie. Ils vous ont donné l'exem-

LES COMMANDANTS EN CHEF DES TROIS ARMÉES AUTRICHIENNES BATTUES PAR NAPOLÉON PENDANT LA CAMPAGNE D'ITALIE. 1796-97.



Le comte Dagobert Sigismund de Wurmser est né en Alsace en 1724. Il servit dans l'armée française de 1745 à 1747 dans laquelle il avait le grade de capitaine lorsqu'il se rendit à Vienne et entra au service de l'Autriche. Le comte de Wurmser avait de beaux états de service lorsqu'il fut envoyé en Italie où il rencontra le général Bonaparte qui le battit à Castiglione, à Montechiarro, à Lonato, à Rovereto, le chassa de Vérone et le força ensuite à capituler dans Mantoue. Pour le consoler l'empereur d'Autriche le nomma maréchal. Il mourut à Vienne en 1797.

« ple : vous vous devez tout entiers à la république ;
« vous vous devez tout entiers au bonheur de trente
« millions de Français ; vous vous devez tout en-



Le baron Joseph d'Avinczy est né en Autriche en 1735. Il servit dans l'armée autrichienne avec assez d'éclat jusqu'au jour où il fut envoyé en Italie au secours de Wurmser battu par Napoléon. Il fut battu à son tour à Arco et à Rivoli. Il fut nommé maréchal en 1808 et mourut à Bade en 1810.

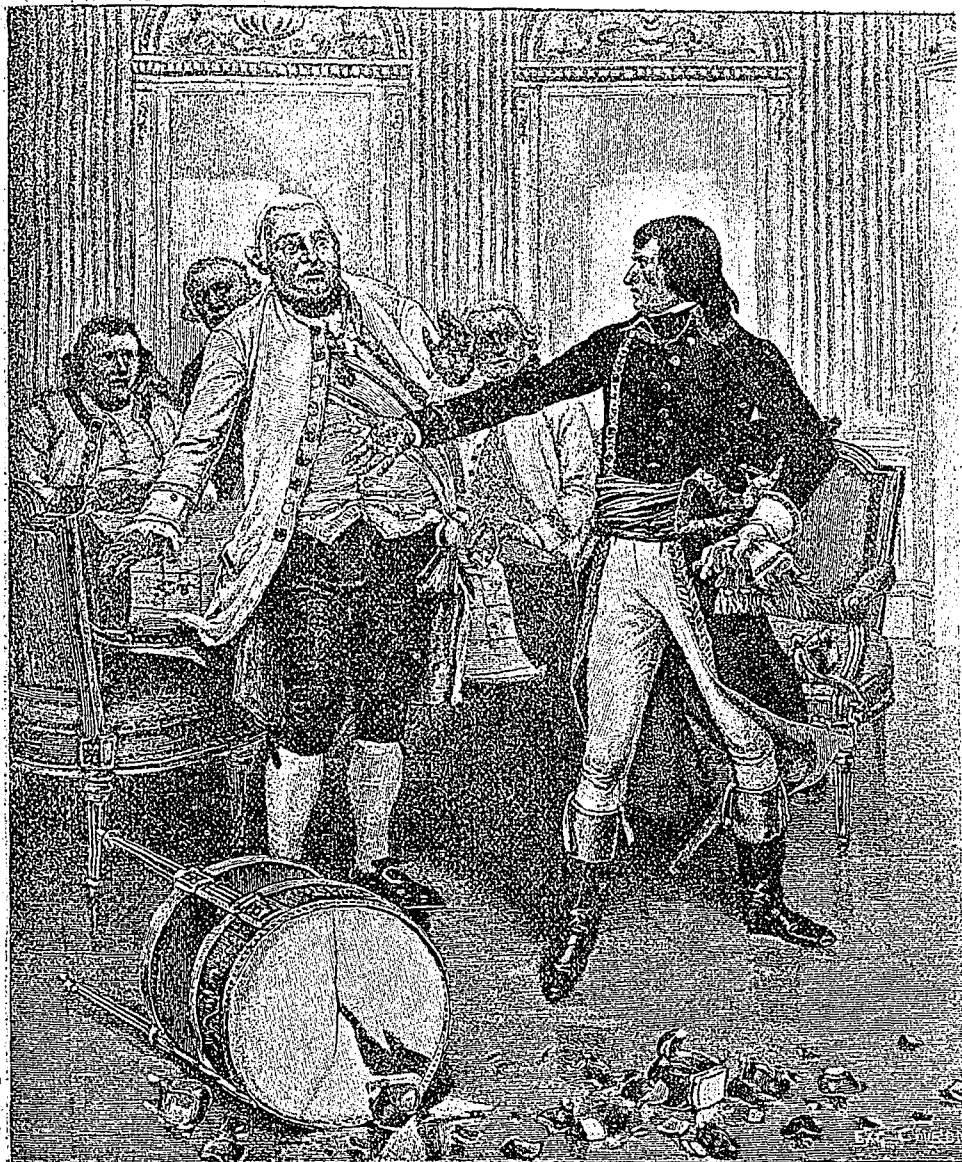
« tiers à la gloire de ce nom, qui a reçu un nouvel
« éclat par vos victoires.

« Soldats ! je sais que vous êtes profondément
« affectés des malheurs qui menacent la patrie ;
« mais la patrie ne peut courir de dangers réels.
« Les mêmes hommes qui l'ont fait triompher de
« l'Europe coalisée sont là. Des montagnes vous
« séparent de la France, vous les franchiriez avec
« la rapidité de l'aigle, s'il le fallait, *pour maintenir*
« la constitution, défendre la liberté, protéger le
« gouvernement et les républicains.



L'archiduc Charles, né à Vienne en 1771 était le fils de l'empereur d'Autriche Léopold II. Il prit part à toutes les guerres qui eurent lieu entre la France de 1793 à 1809. L'archiduc Charles était un homme de guerre de premier ordre ; il eut le malheur, cependant d'avoir pour adversaire Napoléon. Il mourut à Vienne en 1847.

« Soldats ! le gouvernement veille sur le dépôt
« des lois qui lui est confié. Les royalistes, dès
« l'instant qu'ils se montreront, auront vécu. Soyez
« sans inquiétude, et jurons sur les mânes des héros
« morts à côté de nous pour la liberté, jurons sur
« nos nouveaux drapeaux, *guerre implacable aux*
« ennemis de la République et de la constitution de
« l'an III."



—Avant la fin de l'automne je briserai votre monarchie comme je brise cette porcelaine.—
Page 110.



Le Combat de Tarvis.—Page 83.

Ce serment fut répété avec d'unanimes acclamations. La journée se termina par un banquet où généraux et officiers de tous grades portèrent les toasts les plus expressifs. Le général en chef donna l'exemple : " Aux braves Stengel, Laharpe, Dubois, morts au champ d'honneur ! Puissent leurs mânes veiller autour de nous, et nous garantir des embûches de nos ennemis ! " dit-il d'un accent ferme et élevé.

Le général en chef resta quatre mois à Montebello, s'efforçant d'aplanir les difficultés politiques de sa position en Italie, soit par l'organisation des nouvelles républiques, soit par des traités avec les anciens Etats, mais sans détourner son attention de ce qui se passait en France.

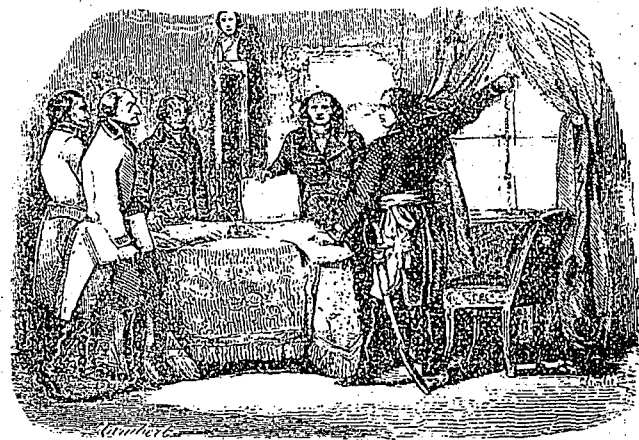
L'Autriche qui comptait sur le triomphe des royalistes en France, avait été trompée par le coup d'Etat connu dans l'histoire sous le nom de la journée du 18 Fructidor.

Effrayée du succès de la puissance républicaine, elle s'empressa d'envoyer à Udine le comte de Cobentzel, muni de pleins pouvoirs ; de son côté, Bonaparte se rendit à Passeriano, à quatre lieues d'Udine. Là, le 26 septembre, s'entama la négociation avec le comte de Cobentzel, assisté du marquis de



Gallo, du comte de Meerweldt et du baron d'Engelmann ; Bonaparte était seul. Les principales bases de la paix étaient : 10 les limites du Rhin pour la France ; 20 Venise et les limites de l'Adige pour l'Empereur ; 30 Mantone et les limites de l'Adige pour la république cisalpine. Le comte de Cobentzel demandait, au lieu de la ligne de l'Adige, celle du Mincio : " C'est là notre ultimatum, disait-il ; car si l'Empereur mon maître consent à vous donner les clefs de Mayence, la place la plus forte de l'univers, ce serait un acte d'honneur s'il ne les échangeait pas contre les clefs de Mantoue." Il n'y avait point de parité entre Mantoue et Mayence ; et, le plénipotentiaire autrichien s'obstinant à soutenir cette proposition comme l'ultimatum de sa cour, il fallut de nouveau courir aux armes. Bonaparte, qui n'était pas homme à fléchir devant les prétentions de l'Autriche, donna l'ordre à ses troupes de passer la Piave et d'occuper la rive droite de l'Isonzo. Les Autrichiens, de leur côté, campèrent sur la Drave. *On conféroit*, dit Bonaparte, *au bruit du tambour*. Le 16 octobre, les paroles furent tellement vives, chez le comte de Cobentzel, que Bonaparte se leva et lui dit ; " En bien ! la trêve est donc rompue et la guerre déclarée ; mais souvenez-vous qu'avant la fin de l'automne je briserai votre monarchie comme je brise cette porcelaine." En prononçant ces derniers mots, il jeta sur le parquet un cabaret de porcelaine, présent de Catherine II au comte de Cobentzel, salua le congrès et partit. L'action était un peu violente dans une occasion aussi grave ; peut-être fut-il entraîné par la menace que le comte venait de faire, de joindre l'armée russe à l'armée autrichienne. En montant en voiture, il envoya un officier prévenir l'archiduc que les hostilités recommenceraient dans vingt-quatre heures. M. de Cobentzel l'ayant appris, dépêcha après le général le marquis de Gallo, porteur d'un acte signé par lequel il acceptait les conditions de la France. Le lendemain, 17 octobre, le traité fut conclut chez le général Bonaparte, à Passerannio, bien que daté de Campo Formio, village situé entre Udine et Passeriano, et qui avait été déclaré neutre. En rédigeant le premier article du traité, le secré-

taire disait : " L'empereur d'Allemagne reconnaît la république française." Bonaparte l'interrompit :



" Effacez cet article : la république française est comme le soleil : est aveugle qui ne la voit pas. " Le peuple français est maître chez lui, il a fait une république, peut-être demain fera-t-il une aristocratie, après-demain une monarchie ; c'est son droit imprescriptible ; la forme de son gouvernement n'est qu'une affaire de loi intérieure."

La brillante campagne de 1797 forçait l'Empereur à signer sur les débris de six armées autrichiennes, et en dehors de portes de la belle Italie, une convention par laquelle il reconnaissait pour limites naturelles à la France, le Rhin, les Alpes, les Pyrénées, l'Océan ; l'existence politique de la république cisalpine ; et la cession de Bisgraw au margrave de Bade, cession qui éloignait des frontières de la France les frontières des Etats héréditaires de la maison d'Autriche ; enfin, l'autorité de la République dans l'archipel vénitien. A Radstadt, où devait se négocier la paix de l'Europe, une stipulation militaire entre le général Bonaparte et le comte de Cobentzel allait enclaver dans la nouvelle ligne du Rhin la grande forteresse de Mayence, le territoire prussien et les Etats laïques et ecclésiastiques situés sur la rive gauche. Quant à l'Autriche, elle recevait en Italie l'Istrie, la Dalmatie,

Venise, et les provinces des terres fermes jusqu'à l'Adige; en Allemagne, tout ce que la Prusse perdait sur la rive gauche du Rhin. Bonaparte chargea Berthier, chef d'état-major, et le savant Monge, de porter le traité au Directoire. Enfin, le 15 novembre, ayant complètement terminé en Italie sa mission politique et militaire, il fit ses adieux à l'armée par la proclamation suivante :

“ SOLDATS !

“ Je pars demain pour me rendre à Radstadt ; en me trouvant séparé de l'armée, je ne serai consolé que par l'espoir de me revoir bientôt avec vous, luttant contre de nouveaux dangers. Quel que poste que le gouvernement assigne à l'armée d'Italie, nous serons toujours les dignes soutiens de la liberté et du nom français. Soldats, en vous entretenant des princes que nous avons vaincus, des peuples qui nous doivent leur liberté, des combats que nous avons livrés en deux campagnes, dites-vous : *Dans deux campagnes nous aurons plus fait encore.*”



Il partit de Milan le 17 novembre 1797. Son voyage fut marqué par l'empressement du peuple à le voir et à lui offrir des fêtes. A Mantoue il y eut, à son arrivée, une illumination générale ; il logea à la *Cour*, palais des anciens ducs. Le roi de Sardaigne l'attendait à Turin, où la plus belle réception lui était préparée ; mais il refusa les honneurs qu'on voulait lui rendre. Il traversa le Mont-Cenis, et son passage en Suisse fut un grand événement pour le pays. A son entrée dans le canton de Vaud, des jeunes filles, vêtues de blanc, le com-

plimentèrent et lui offrirent une couronne sur laquelle étaient inscrites la sentence arbitrale qui avait proclamé la liberté de la Valteline, et cette



maxime si chère aux Vaudois : “ Un peuple ne peut pas être sujet d'un autre peuple. ” Sa voiture s'étant cassée près d'Avenches, il arriva à pied à l'osuaire de Morat. Un officier qui avait servi jadis en France lui montra le champ de la sanglante bataille de ce nom, et lui expliqua comment les Suisses, en descendant des montagnes voisines, étaient venus, à la faveur d'un bois, tourner la position de l'armée des Bourguignons et l'avaient mise en déroute.

— Quelle était la force de l'armée du duc de Bourgogne ? lui demanda Napoléon.

— Général, elle se composait de soixante mille hommes, lui répondit l'officier suisse.

— Soixante mille hommes ! fit Napoléon avec surprise ; ils auraient dû couvrir ces montagnes.

— Les Français d'aujourd'hui font mieux la guerre dit un officier du cortège.

— Monsieur, répliqua Napoléon en se retournant vivement vers ce dernier, les Bourguignons de ce temps-là n'étaient pas Français.

Après quelques propos insignifiants sur cet amas d'ossements rassemblés en ce lieu, Napoléon remonta dans sa voiture, qu'on avait eu le temps de réparer. Des salves d'artillerie, répétée par le canon de la forteresse de Huningue et les redoutes environnantes, annoncèrent son arrivée à Bâle. Là, il fut complimenté par une députation du conseil privé, présidé par le bourgmestre de Buxtorf. Les compagnies franches à pied et à cheval paradèrent devant l'auberge de l'*Ours pacifique*, où lui avait été préparé un repas magnifique. Napoléon embrassa tendrement M. Fesch, son grand oncle maternel, ainsi que plusieurs de ses parents qui s'étaient donnés rendez-vous dans cette auberge pour le voir à son passage ; mais, pour éviter les réceptions brillantes qu'il savait qu'on lui ménageait, dans le département de Rhin surtout, il changea l'itinéraire de sa route, suivit la rive droite du fleuve et passa à Offenbourg sans même voir Augereau, qui y avait son quartier-général et qui lui écrivit à cette occasion :

“ Vous êtes arrivé à Offenbourg comme une trombe des nues, mon cher général ; c'est un mauvais tour que vous avez joué à un de vos plus dévoués lieutenants, qui, s'il avait été prévenu de votre passage, ne se serait certainement pas privé du plaisir de vous embrasser. Comme Radstadt n'est pas, dit-on, le lieu du monde le mieux pourvu ni le plus commode, je vous envoie mon aide-de-camp Fournier : que je charge de vous offrir tout ce qui est à ma disposition. ”

à continuer.



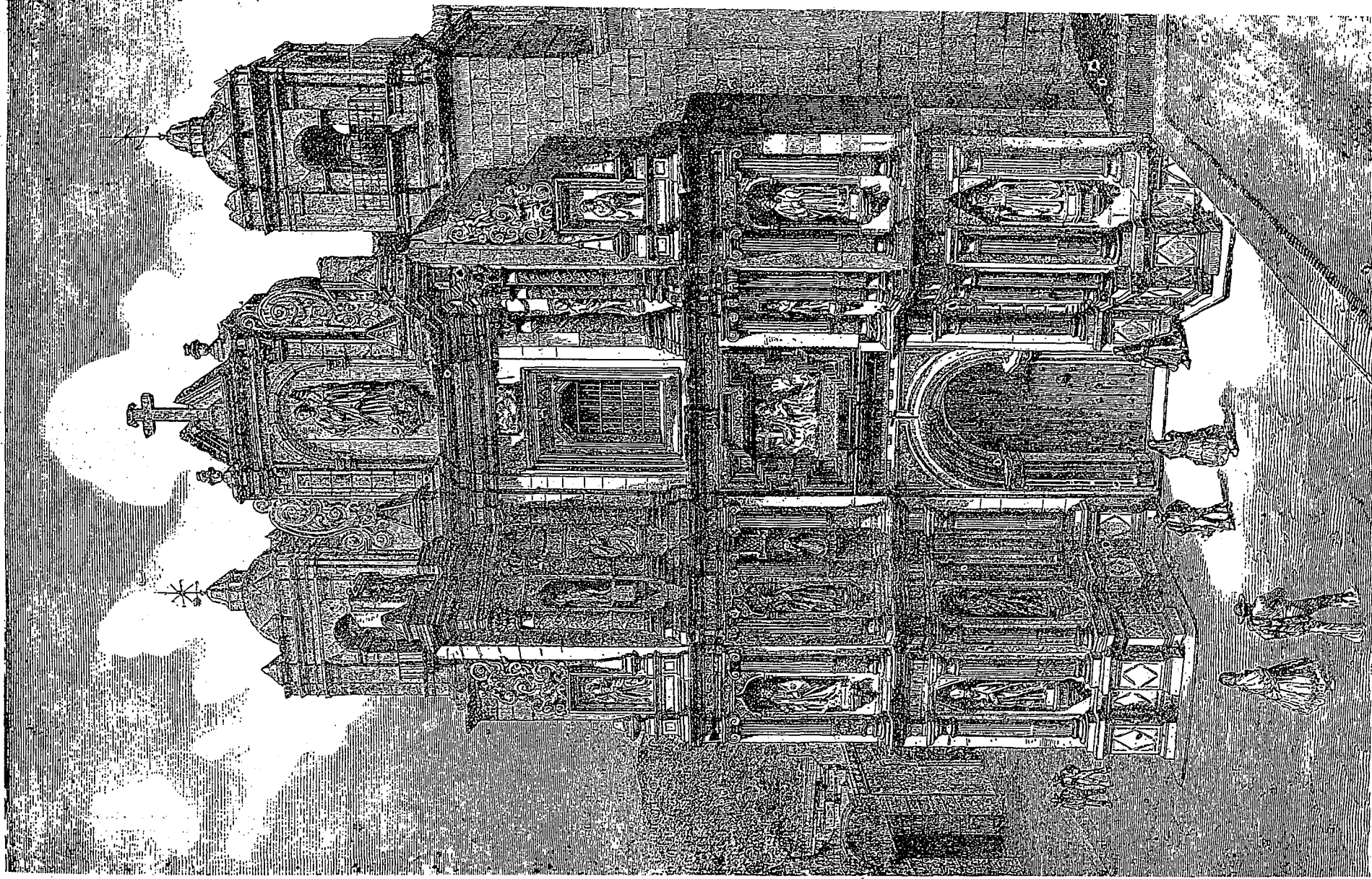
LE GÉNÉRAL LAZARE HOCHÉ.



LA MORT DU GÉNÉRAL HOCHÉ.

LOUIS LAZARE HOCHÉ, un des plus grands généraux de la République française naquit à Montreuil, faubourg de Versailles, le 24 Juin 1768. Son père un ancien militaire dépourvu de fortune était garde du chenil du roi. Ayant perdu sa mère à deux ans, le futur général en chef fut élevé par une tante, petite marchande de fruits à Versailles, puis devint enfant de chœur, et fut, à quatorze ans attaché comme palefrenier surnuméraire aux écuries royales. Passionné pour l'étude il passait alors ses nuits à s'instruire. A 16 ans il s'enrôla dans gardes françaises. Son corps ayant été dissous en 1789 il entra avec le grade de sergent dans la garde nationale. En Janvier 1792 il passait lieutenant, puis capitaine en Septembre de la même année. Nommé commandant de la place de Dunkerque, la défense de cette ville contre les anglais lui valut d'être nommé général de brigade, puis général de division le 23 Octobre 1794. A vingt cinq ans Hoche fut nommé général en chef des armées de la Moselle et du Rhin. Avec un corps de vingt mille hommes il repousse 100.000 allemands hors des frontières. Malgré ses victoires, Hoche fut victime de la délation ; arrêté il ne dut la vie qu'à la chute de Robespierre. Nommé à la fin de 1794 commandant en chef de l'armée de Bretagne, il mit fin à la guerre civile et reçut le surnom *L'acificateur de la Vendée*, l'un de ses plus beaux titres de gloire. Il tenta sans succès en 1796 une descente en Irlande. Général en chef de l'armée de Sambre et Meuse en 1797, il bat les Autrichiens et marchait sur Vienne lorsque l'armistice conclu à Leoben entre Napoléon l'archiduc Charles, l'arrêta dans sa marche victorieuse ; quelque temps après Hoche fut nommé au commandement des armées réunies de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle. Attaqué par les royalistes, fatigué par les intrigues politiques dont il était témoin, abreuvé de dégoût, Hoche se retira dans son camp à Wetzlar. Quelques jours après il était atteint d'une maladie étrange et subite. Bien qu'en proie à de terribles souffrances, il conserva jusqu'à la fin son calme et sa sérénité et il expira au milieu de la douleur de sa famille et de ses officiers le 19 Septembre 1797 à l'âge de 29 ans. Sa mort fut une perte irréparable pour la France ; elle fit disparaître le seul obstacle qui pouvait arrêter Napoléon. L'empereur le reconnut en disant à Sainte-Hélène : " Si Hoche avait vécu ou se fut trouvé sur mon chemin, je me serais rangé de moi-même ou je l'aurais brisé." Les restes de Hoche furent plus tard, remis par sa fille à la ville de Versailles et déposés dans un tombeau érigé dans l'église Notre-Dame de cette ville.

MONUMENTS RELIGIEUX



MEXIQUE.—L'Église de Loreto à Oajaca. Le portail de cette église, l'une des plus célèbres du Mexique est d'une richesse extrême; il est de style renaissance mélangé de mauresque.



Le vieux de la montagne.

PORTRAITS D'ACTUALITÉ.

UN MARIAGE FRANÇAIS.—Le mariage du commandant Patrice de Mac-Mahon, duc de Magenta, fils du maréchal, avec la princesse Marguerite d'Orléans fille du duc de Chartres, unit l'un des plus grands noms de l'armée française à la Maison de France.

Le duc de Magenta a quarante et un ans. Sorti des premiers de l'école Saint-Cyr, il était, depuis la fin de l'année 1885, capitaine au 8e bataillon de chasseurs à pied, stationné à Amiens. Or, par une singulière coïncidence, il n'a cessé, depuis sa sortie de l'école, de servir dans cette vaillante troupe qu'organisa, sous le nom de 'Chasseurs d'Orléans', le grand-père de sa fiancée, et connue ensuite sous le nom de 'Chasseurs de Vincennes.'

Très aimé de ses subalternes, tenu en haute estime par ses chefs, M. Patrice de Mac Mahon serait aujourd'hui, sans doute, lieutenant-colonel, si le vieux maréchal son père, n'eut en quelque sorte arrêté les propositions successives qui devaient hâter son avancement. Mais le duc de Magenta qui s'honorait d'avoir été appauvri par son passage à la Présidence de la République, estimait que la gloire est un apanage personnel et non un héritage qu'on lègue; et il redoutait tant la faveur pour son fils qu'il lui rendit en quelque sorte la carrière des armes plus pénible qu'à d'autres.

LE PRINCE HENRI D'ORLÉANS, fils du duc de Chartres, futur beau frère du Commandant Mac-Mahon; nommé chevalier de la Légion d'Honneur en récompense des services qu'il a rendus à la France et à la science par ses voyages d'exploration en Asie.

LE CONFLIT FRANCO-BRÉSILIEN.—On se rappelle qu'il y a moins d'un an, un officier français et plusieurs soldats furent massacrés sur la frontière du Brésil et de la Guyane par un aventurier du nom de Cabral. Ce guet-apens fait en ce moment l'objet d'une enquête dont les résultats sont encore inconnus. Cabral est âgé de quarante ans. Le capitaine Trajan, est un nègre âgé de 60 ans, que Cabral avait arrêté et qui est l'auteur involontaire du conflit franco-brésilien.

LA RÉVOLTE DES MATABLELES.—Les nègres habitant la colonie anglaise du Matabele dans l'Afrique australe se sont révoltés contre l'Angleterre. M. Frederick Courtenay Selous, explorateur célèbre, établi au Matabele après avoir pris le commandement de la résistance aux révoltés a dû battre en retraite.

LES TROUBLES DE L'ARMÉE DU SALUT.—Madame Booth Tucker, envoyée d'Angleterre par le général Booth pour étudier la cause des difficultés qui ont amené la scission de l'armée des Etats-Unis.

LES ITALIENS EN ABYSSINIE.—Le nouveau commandant en chef de l'armée, le général Baldissera est né à Udine, en Vénétie jusque à l'époque de l'annexion de cette province à l'Italie, combattit dans les rangs de l'armée autrichienne. On dit même qu'il était à Custozza avec le grade de capitaine autrichien.

C'est un homme d'action, un homme à poigne, mais ses amis affirment que ce n'est point pour cela un sanguinaire. Il sait être diplomate quand il le faut,—et c'est le cas dans les circonstances actuelles: son rôle consistera probablement à signer un traité de paix avec Ménélik et à réorganiser l'Erythrée.

Le major Salsa a été envoyé dans ce but au camp de l'Empereur Ménélik.

LA RÉPUBLIQUE D'HAYTI.—Le président Louis Mondestin Hippolyte, qui vient de mourir était âgé de 60 ans environ. Il reuversa en 1889 le président Légitime et fut élu président au mois d'octobre de la même année. En 1890 il fut réélu pour sept ans.

AU CANADA.—Le lieutenant-colonel Guillaume Amyot, député de Bellechasse, au Parlement fédéral, d'abord à Québec, était né à Saint-Gervais, comté de Bellechasse le 9 décembre 1843. Reçu au barreau de Québec en 1867, il représenta le comté de Bellechasse à Ottawa de 1881 jusqu'à sa mort. Il commanda le 9e Bataillon de Voltigeurs pendant la campagne du Nord-Ouest.

Mr. A. L. de Martigny, caissier de la Banque Jacques Cartier, depuis 1877, ayant donné sa démission de caissier pour poser sa candidature aux Communes dans le comté de Beauharnois.



L'OURS, SON MAITRE ET LES CHASSEURS.



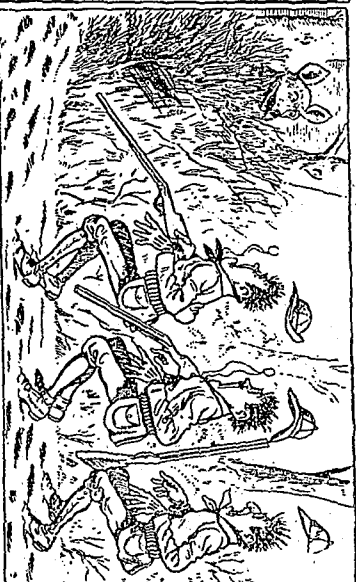
I.—Allons-nous en, il n'y a rien à faire par ici.



II.—Les temps sont durs, hein ! mon vieux Gaspard ?



IV.—Gaspard, mon vieux, montre-toi un peu.



III.—Hello ! qu'est-ce que c'est que cela ?



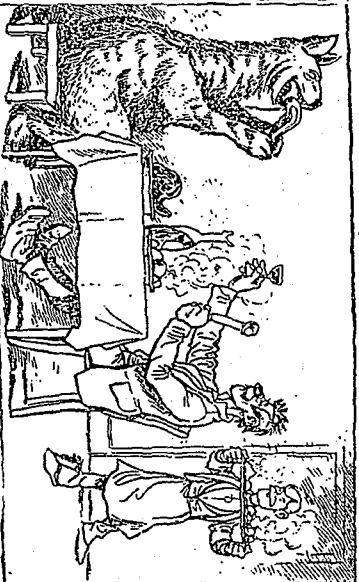
V.—Parfait, ça va bien.



VI.—Aux vainqueurs les dépouilles.

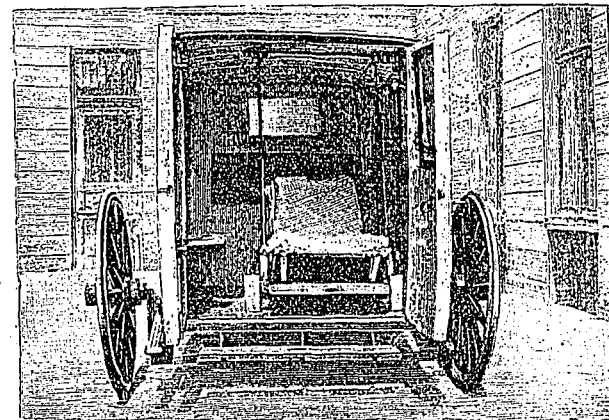
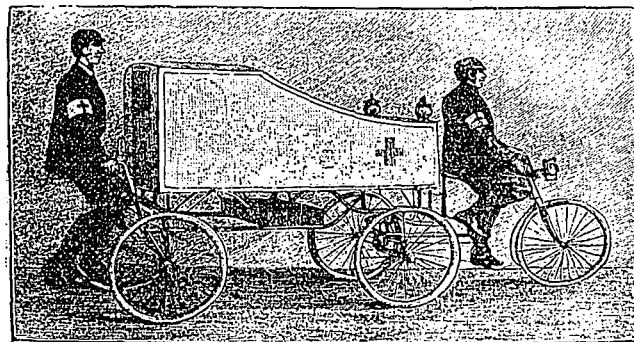
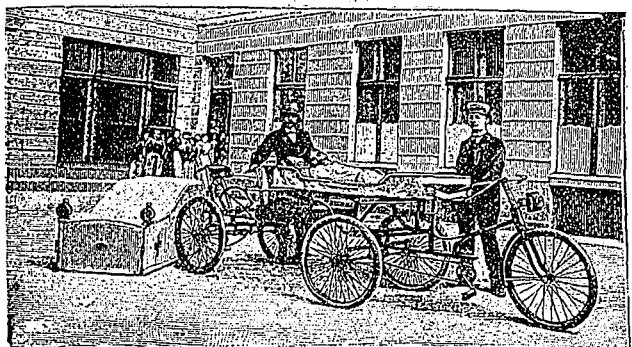


VII.—Combien pour le lot mon oncle ?



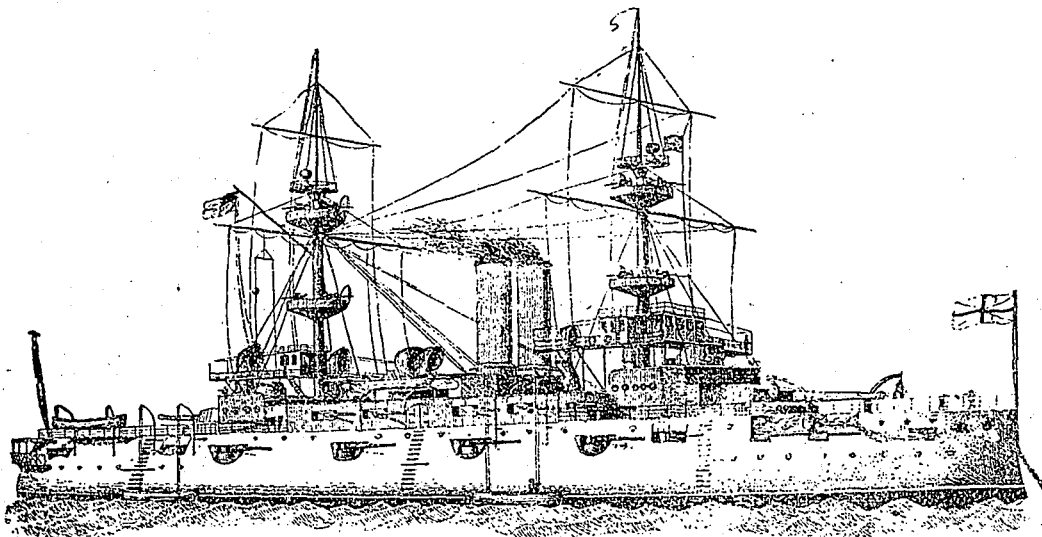
VIII.—Après tout les temps sont moins durs qu'on ne le pense ; à ta santé Gaspard !

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE.

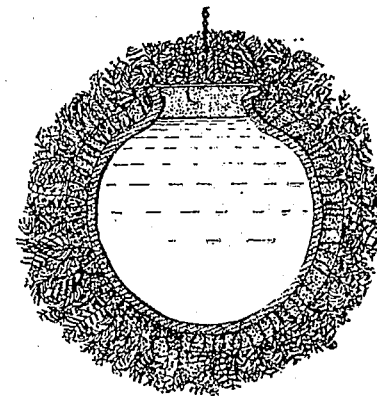
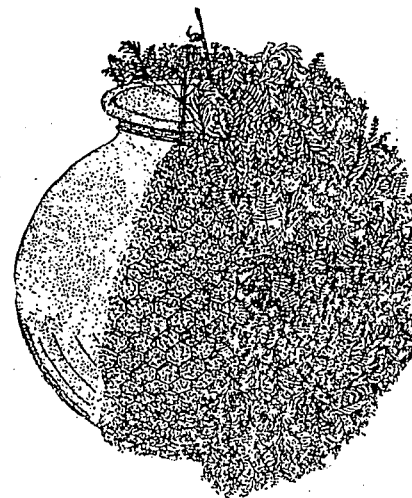


NOUVEAU SYSTÈME D'AMBULANCE ADOPTÉ A BERLIN.

Après des essais assez longs les hôpitaux de Berlin ont adopté un système de voiture d'ambulance sans chevaux ; ces derniers sont remplacés par des vélocipèdes à l'avant et à l'arrière de la voiture. Ce système a l'avantage d'être tout aussi rapide que l'ancien et de beaucoup diminuer les secousses qu'entraîne fatalement la traction par les chevaux.

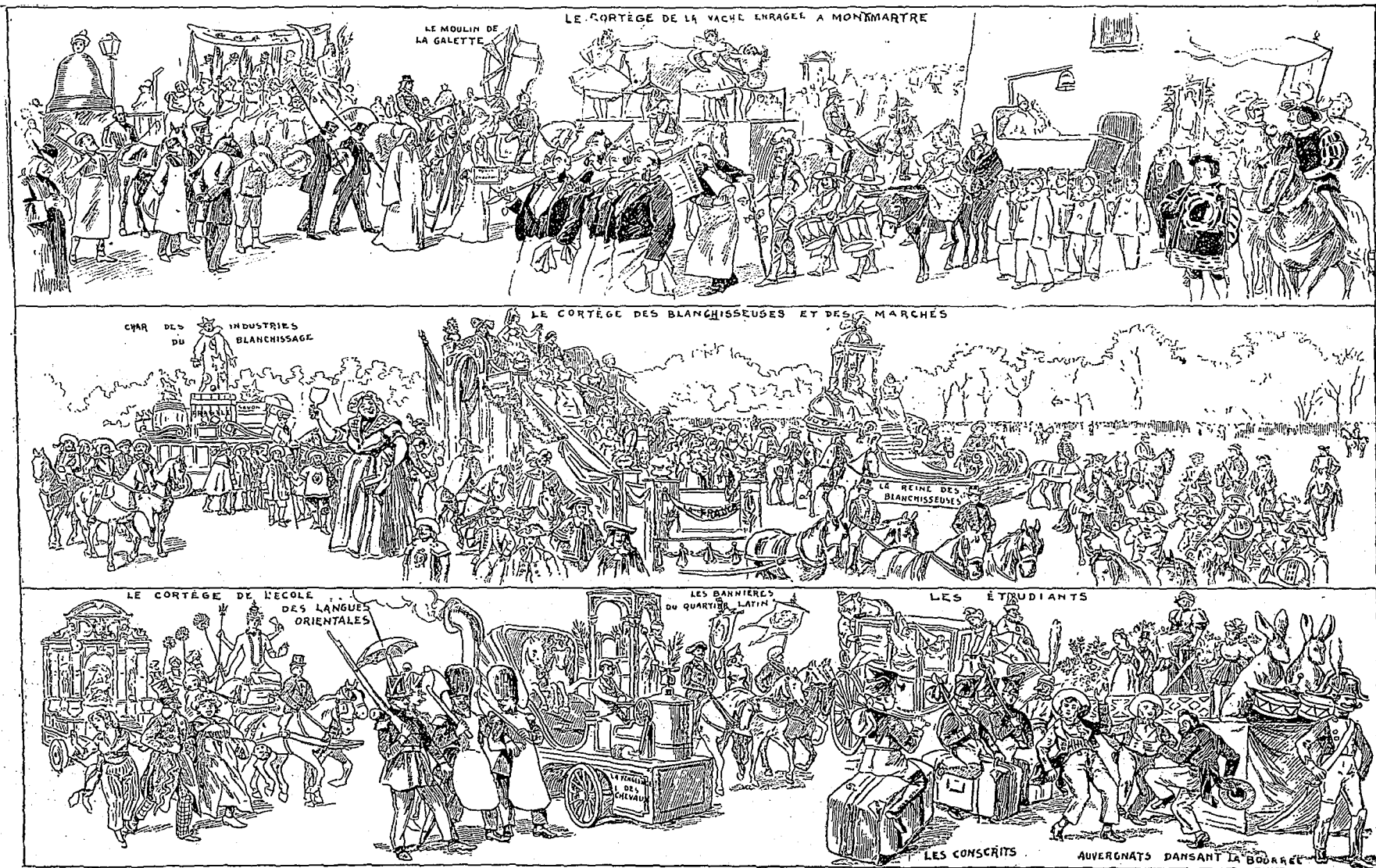


"The Majestic." le dernier cuirassé construit par la Grande-Bretagne.



UN JARDIN PEU COUTEUX.

Prenez un vase de terre poreux, remplissez-le d'eau et appliquez sur sa surface humide des graines oléagineuses : lin, moutarde, etc., au bout de quelques jours le vase sera une véritable boule de verdure.



PARIS.—Les masquarades de la Mi-Carême.—Le cortège de la *Vache enragée*, organisé par les artistes du quartier Montmartre. — Le cortège des blanchisseuses et des étudiants.

LA MODE.



Collet.

Jaquette.

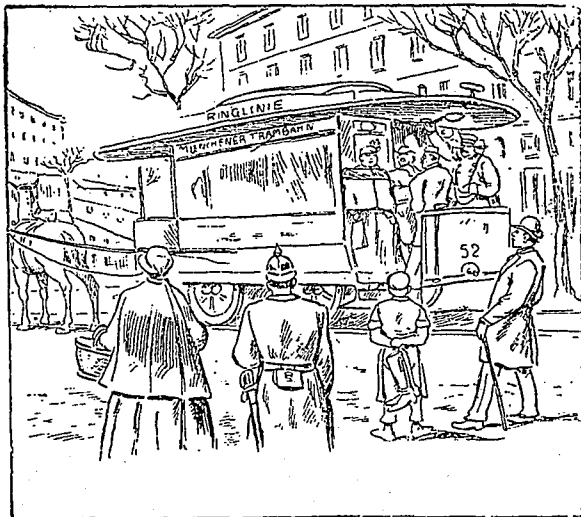
Mante.

Cape

Cache-poussière.

Saison du printemps—Patrons du "LOUVRE," de Paris.

DEVINETTES



Cherchez le cocher qui a quitté son siège.

A table d'hôte :

—Comment! Monsieur, vous prenez les deux ailes?

—Dame, puisque, sans cela, ce serait "un autre goujat" qui les prendrait.

Un dompteur de bêtes féroces se querelle avec sa femme, puissante virago, qui le poursuit tout autour de la tente. La sentant sur ses talons, il ne trouve d'autre parti que de se réfugier dans la cage des lions.

Et elle de lui crier en lui montrant le poing :
Mais sors donc, lâche!!!

Boireau, veuf, fait sa cour à une jeune fille avec qui il doit convoler derechef.

Et, comme elle tousse il lui dit d'un ton guil-
leret :

—Dites donc!... Vous ne ferez pas la même plaisanterie que ma première?...

Deux Marseillais causent de leurs chagrins intimes.

—Mon *cer*, dit Marius, ma belle-mère ronfle si terriblement, qu'elle fait éclater les vitres!

—Et moi, riposte Sextius, la mienne louche à un tel point que, pour regarder quelqu'un, elle est obligée de lui tourner le dos!!!

L'examineur de physique. — Pourriez-vous me dire quel est le meilleur isolateur connu?

Le candidat. — La pauvreté, monsieur.



Le lieutenant est bien là; mais où donc est le capitaine?

Aux grandes manœuvres, l'été :

—Surtout, dit un sergent aux hommes, défense de boire de l'eau "stagnante".

—Pardon, sargent, demande Dumanet, qu'est-ce que c'est que de l'eau "stagnante"?

—Comment! vous ne savez pas qu'est-ce que de l'eau "stagnante"? mais parbleusse, c'est de l'eau "accroupie".

DEVANT UN TRIBUNAL ANGLAIS

Le juge.—Prisonnier, la veuve Jackson vous accuse de lui avoir volé un cochon. Qu'avez-vous à dire?

Le prisonnier.—C'est vrai, Votre Honneur.

—Et qu'en avez-vous fait?

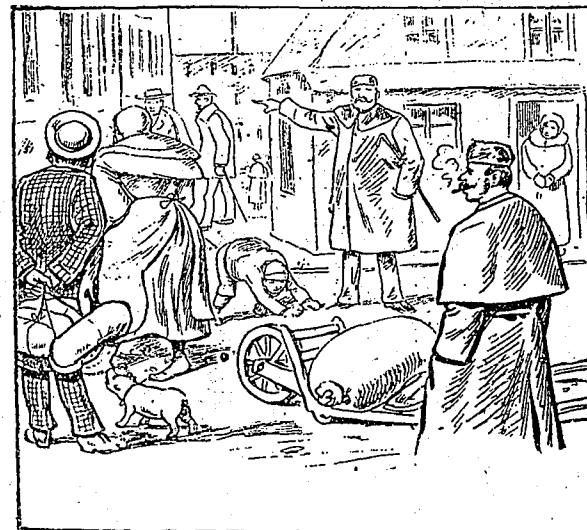
—Je l'ai tué, et puis je l'ai mangé.

—Et vous n'en avez pas de remords? Quand, à l'heure du jugement dernier, vous vous trouverez en présence de la veuve Jackson, que direz-vous?

—Pardon, Votre Honneur, êtes-vous bien sûr que le cochon y sera!

—Certainement qu'il y sera.

—Eh bien! je dirai à la veuve Jackson: "Le voilà, votre cochon!"



Où donc est l'homme qui est tombé et au secours duquel tout le monde court?

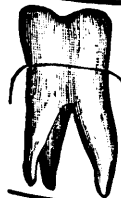
LE SON DU

PIANO KARN

Est d'une beauté rare, qui, se continuant avec force, les notes sont repercutées claires, vibrantes, le velouté charme l'oreille des plus délicats. Venez voir à notre magasin le modèle 196 et vous informer de nos prix.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

THIBAUT & SMITH
1687 Rue Notre Dame



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleurs chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

20 Rue St-Laurent

Tel. Bell 9018 MONTREAL

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature, etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres. Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques. Echanges de Livres.

U. ARCHAMBAULT

Tel. Bell 1990

1687 Rue Notre Dame

Catalogue expédié franco.

Fumez.....
LES
Cigares et les
Cigarettes

CRÈME DE LA CRÈME ET

LAFAYETTE

De J. M. FORTIER

ROMEO PREVOST & CIE,

Comptables Auditeurs,

Liquidateurs et Fidei-Commissaires,

ARGENT A PRETER,

Achats de Debentures Municipales.

Batisse New York Life, CHAMBRES Nos. 6 et 7.
TELEPHONE BELL No. 815.
MONTREAL.

BIBLIOGRAPHIE.

L'évènement de la semaine dans le monde littéraire est l'apparition de l'opuscule que vient de publier M. W. A. Grenier et qui a pour titre "La Science de la Réclame." Il était impossible de réunir sous une forme plus concise les principes de cette science si utile au commerce. L'ouvrage ne coûte que 50 cts. mais vaut dix fois ce prix.

R. WILSON SMITH

Courtier en Valeurs
de Placement

ACHETE ET VEND: Débentures Municipales, Bons du Gouvernement et Actions de Chemin de Fer, Valeurs de première classe convenables pour placements en fidéi-commis. TOUJOURS EN MAINS.

1724 Notre-Dame, Montreal.

A. S. BRODEUR,

Artiste-Dessinateur

No. 1560 Rue Notre Dame,

EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE

MONTREAL

Dessins pour Livres, Journaux; pour l'Industrie et le Commerce, pour Factures; Cartes d'Affaires. Prospectus, Programmes, Affiches, Menus, etc., etc. Execution sur bois ou en photogravure.

PHOTOGRAVURE

Grâce aux perfectionnements industriels, l'art de reproduire un dessin n'exige plus, comme autrefois, un temps considérable et des sommes importantes. Aussi n'est-il guère plus d'imprimés, livres, journaux, circulaires, etc., qui ne soient, aujourd'hui, illustrés à perfection.

**La Compagnie
De Photogravure
De Montreal**

71a, RUE ST. JACQUES, 71a

se recommande tout particulièrement au public par le fini de son exécution, la célérité de son service et le bas prix de son travail. Des procédés spéciaux connus seulement des artistes qu'elle s'est attachés vont même lui permettre de créer toute une révolution dans

LA PHOTOGRAVURE



83, Rue Wolfe, 83

MONTREAL.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et Cigarettes.

Aberdeen 10 cts.

Little Buck 5 cts.

Les meilleures marques du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturées par la

Blackstone Cigar Factory,

1200, 1202, 1204 Rue St. Laurent

MONTREAL.

Champagne 'Couvreur'

Le Meilleur Champagne



Importé au Canada

En Vente Partout, Essayez-le

SEULS AGENTS AU CANADA :

LAPORTE, MARTIN & CIE.

Epiciers en Gros, - MONTREAL.

Lisez **"La Presse"**

Le plus GRAND JOURNAL FRANCAIS du Canada. Le mieux RENSEIGNÉ et le plus COMPLET. Circulation actuelle

53,179

Soit NEUF fois plus considérable que celle de tout autre Journal Français à Montréal.

Administration et Redaction

71 et 71a rue St. Jacques.

Telephones: 1096 et 2088.

THEO. A. GROTHE,

**Horloger - -
et Bijoutier**

EN GROS ET EN DETAIL

95½ rue St. Laurent,

MONTREAL.